

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 116

Artikel: Menus propos
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257574>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

les oiseaux d'Europe, a découvert que c'était le petit coucou lui-même qui, âgé à peine d'un jour, arrive à jeter lui seul hors du nid qu'il a usurpé tous les œufs et tous les petits « frères de couvée qui peuvent le gêner. »

On ne voulait pas le croire, mais il a appelé à son aide un expert photographe, M. Millen, et tous deux, à force de patience et de sagacité, sont arrivés à fournir une démonstration matérielle et saisissante de la thèse du savant naturaliste.

Voici la manière dont ils ont opéré. Ils se mirent d'abord à la recherche d'un nid contenant un œuf de coucou. Ce nid trouvé, ils s'assurèrent du degré d'éclosion de la couvée, ce que M. Craig fit en cassant un des œufs. Ils cherchèrent alors aux alentours un autre nid d'oiseau de même espèce, pouvant contenir des œufs de la même date ou à peu près, et cette recherche est plus facile que celle du nid contenant l'œuf de coucou. Une fois qu'ils eurent mis la main sur les deux nids, il n'y eut plus qu'à les surveiller, en les visitant une fois au moins par jour. Un beau matin, ils ne trouvèrent plus dans l'un des deux nids que le jeune coucou, les autres oisillons ou œufs ayant été tous jetés par terre. Le photographe prit alors son poste d'opération et braqua l'objectif sur le petit coucou. Puis son compagnon alla dans l'autre nid quérir un des œufs qu'il enveloppa dans un morceau de laine pour le tenir à la chaleur du nid, et qu'avec précaution il plaça dans le premier nid, à côté du jeune coucou, lequel, ne l'oublions pas, est aveugle encore. Aussitôt, le petit coucou témoigna d'une véritable agitation et il se démena dans le nid en se servant de ses ailes sans plumes comme de vrais membres.

Sentant l'œuf, il se glisse dessous peu à peu, jusqu'au creux qu'il a dans le dos et qui semble fait exprès pour cet usage. Ce résultat obtenu, il gagne insensiblement le bord à l'arrière, puis, plantant ses deux pattes sur les côtés et appuyant sa tête au fond, il forme comme une sorte de trépid. Pendant tout ce temps, il a relevé légèrement ses deux embryons d'ailes pour maintenir l'œuf et l'empêcher de retomber dans le nid. Quand il eut opéré cette série de mouvements, il se trouva au niveau du bord. Il releva alors la tête et l'œuf roula de son dos en dehors du nid.

Pendant ce temps, les deux opérateurs eurent tout le loisir de prendre une série de clichés. Mais il fallait aller vite. Parfois, le jeune coucou ne prend que dix secondes pour cette opération, d'autres fois cela dure trente secondes.

En tous cas, MM. Craig et Millen ont admirablement réussi leur série de clichés qui, publiés dans le *Photographic monthly* ces jours derniers, ont fait la joie des ornithologistes anglais. C'était une démonstration sans réplique de la thèse de M. Craig.

L'article qui contient le récit de cette intéressante expérience nous fournit quelques données précises sur les débuts du coucou dans la vie. Jusqu'à son quatrième jour, il rejettera impitoyablement hors du nid où il règne par droit d'usurpation tous les œufs et tous les oisillons qu'il y aura autour de lui. Après ce quatrième jour et pendant une période qui ira jusqu'au neuvième jour, il ne s'occupera plus des œufs et n'expulsera que les oisillons. Enfin, après son neuvième jour, il y voit et n'expulse plus ni œufs ni oisillons.

Le don de la vue qui, chez les malfaiteurs de l'espèce humaine n'empêche point de

commettre des crimes, arrête chez le jeune coucou sa foneste tendance au fratricide et à l'assassinat.

Mais c'est égal, depuis que je suis renseigné à fond sur les mœurs des jeunes coucous, j'ai moins de plaisir à entendre la chanson du coucou. Il me semble le voir occupé, tout en chantant, à chercher le malheureux nid où il déposera l'œuf de malheur duquel sortira le précoce assassin qui, avant même d'ouvrir les yeux à la lumière, aura sacrifié à son féroce égoïsme toute une innocente couvée d'oisillons.

L. NEMOURS-GODRÉ.



Rats d'Hôtel

Les hôtels, et surtout les *palaces* où descendent les rois de l'or, sont depuis plusieurs mois le théâtre de vols spéciaux. Des individus, qu'on désigne sous le nom de rats d'hôtel — *souris* quand ce sont des femmes — filent des voyageurs dont ils ont le loisir d'étudier les ressources, les habitudes et le sommeil plus ou moins profond. Quand ils les « possèdent » et qu'ils sont parfaitement au courant des êtres de l'hôtel où ils opèrent et où ils sont eux-mêmes descendus, ils se glissent, la nuit, le long des couloirs, ouvrent, à l'aide d'instruments dont le plus perfectionnés a reçu le nom de *ouistiti*, les portes les mieux fermées et dépoilent leurs victimes de leur or, de leurs valeurs négociables et de leurs bijoux.

Les rats d'hôtel portent, pour opérer, les hommes un maillot noir, les femmes un tricot de laine noir, un jupon court noir et très collant et des sandales de feutre. Un voile noir couvre la tête. Le maillot étant très lisse et très collant leur permet d'échapper beaucoup plus facilement qu'avec des vêtements ordinaires à qui voudrait les saisir et les maintenir jusqu'à ce que le personnel de l'hôtel soit arrivé. De plus, si quelqu'un vient à passer, ils se dissimulent aisément dans l'ombre, et dans les chambres ils ne risquent pas d'être vus si le voyageur se réveille sans tourner le bouton électrique.

Pendant longtemps les rats d'hôtel ont joui de l'impunité : on ignorait leurs procédés. Leurs manières distinguées, leur conversation et leur genre de vie ne prétaient à aucun soupçon. Ce n'est qu'à la longue qu'on a réuni assez d'indices contre quelques-uns d'entre eux. Enfin, il y a une quinzaine de jours, on en arrêta trois à San-Remo. Ils ont été identifiés ; ce sont les nommés Hyacinthe Canessa, né à Antibes en 1846, et se faisant passer pour un diplomate italien ; Henri Aguiton, né à Marseille en 1862, qui se disait secrétaire d'ambassade, et Marius Faudrin, né en 1880 à Marseille, qui prétendait être le fils d'un armateur italien.

Quelques jours après, on mettait la main, à Nice, sur une de leurs associées, dans les circonstances que voici :

Une femme encore très jolie et excessivement élégante, bien connue sur le littoral sous le nom de comtesse de Monteil, mais qui se faisait aussi parfois appeler comtesse de Manola, était descendue, à Nice, dans l'un des plus luxueux hôtels de la promenade des Anglais. En réalité elle s'appelle Amélie Condemine et est née à Mâcon d'une famille très honorable. Sa mère, âgée de plus de quatre-vingts ans, y habite encore. Son mari, avec lequel elle ne vit pas, mais qu'elle voyait assez souvent, se nomme P.

Elle-même habite à Paris un appartement fort bien installé.

La fausse comtesse est très connue à la Sûreté générale où on la considère comme la plus habile « souris » du monde entier. Jusqu'à présent on n'avait pas pu arriver à la prendre, parce qu'elle séjourne peu dans les mêmes endroits, et qu'il était difficile de la suivre dans tous ses déplacements. Elle n'opérait d'ailleurs que lorsqu'une bonne occasion se présentait.

Dès que sa présence fut signalée à Nice, deux inspecteurs partirent et prirent quartier dans l'hôtel où elle avait retenu son logement.

Dans la nuit de vendredi à samedi, Amélie Condemine sortait de sa chambre ayant revêtu son complet de travail.

Arrivée devant la porte d'une chambre occupée par de riches étrangers en déplacement sur le littoral, Amélie Condemine sortit son « ouistiti » et commençait à ouvrir sans bruit la porte lorsque les deux inspecteurs surgirent tout à coup et l'arrêtaient. Conduite au commissariat, elle commença par nier ; mais on lui montra le résultat de la perquisition qui avait été opérée dans sa chambre, et dès lors elle cessa de répondre aux questions qu'on lui posait.

Cette perquisition avait amené la découverte de tout l'attirail nécessaire aux « rats d'hôtel », ainsi qu'une liste d'hôtels avec le plan des chambres. De plus, la police avait saisi de nombreux et très beaux bijoux et une somme de 4,000 francs.

On a des raisons de croire que la fausse comtesse était le chef d'une bande parfaitement organisée. Et elle était en relations avec l'un tout au moins des trois « rats d'hôtel » arrêtés dernièrement à San-Remo.

A son domicile à Paris, l'arrestation de la pseudo-comtesse a causé la plus vive émotion, car elle y jouissait d'une réputation parfaite. La bonne qui était à son service depuis sept ans a été stupéfiée en apprenant que M^{me} de Monteil n'était qu'une voleuse et une aventurière. Tout le quartier était persuadé qu'elle appartenait à la société la meilleure. Sa vie était des plus régulières. Elle ne sortait jamais le soir.

En revanche, la police savait que la fausse comtesse fréquentait à Paris la plupart des cercles mixtes dans lesquels des descentes ont été faites ces temps derniers, et elle a de plus acquis des preuves que les trois « rats d'hôtel » arrêtés à San-Remo étaient en relation avec cette dame.

Le passage de cette aventurière était signalé depuis longtemps dans toutes les grandes villes d'eaux : Aix, Vichy, etc., ainsi que sur la Côte d'Azur. On va rechercher maintenant si une partie des nombreux vols commis dans les hôtels de ces stations ne l'ont pas été par Amélie Condemine ou par ses complices. Mais on ne pourra avoir de preuves formelles que si les bijoux dérobés sont reconnus par les victimes.

Amélie Condemine a demandé à être assistée de M^{re} Silvy du barreau de Paris, qui plaidera pour elle lors de son procès en séparation, qui remonte à quinze ans.



Menus propos

Le téléphone automatique. — C'est une combinaison du téléphone et du phonographe, et qui rend des services spéciaux

en cas d'absence du propriétaire. Si, en effet, celui-ci n'est pas à la maison et que pendant son absence quelqu'un appelle au téléphone, le phonographe répond : « Sorti, communiquez votre message, je le répéterai au retour. » Et en effet, en rentrant, on constate par le simple examen du phonographe qu'il y a eu communication téléphonique. On fait parler le phonographe et on entend les messages transmis.

* * *

Napoléon I^{er}, poète inédit. — M. Frédéric Masson, le célèbre historien de Napoléon et sa Famille a représenté son héros sous bien des aspects. On ignorait peut-être jusqu'à ce jour, que Napoléon I^{er} était également poète à ses heures. Dans une petite revue mensuelle la *France Semeuse*, nous lisons, en effet, une pièce de vers, une sorte d'idylle attribuée à l'Empereur.

Nous la copions intégralement :

Je suis très las et je voudrais
Un repos champêtre
A l'ombre noire des forêts
Avec un vieux hêtre :
Là, je voudrais une maison
Bien calme et tranquille
Ayant les bois pour horizon
Loin de toute ville.
Je voudrais suivre le soleil
Lorsqu'il se dérobe
Et je dormirais d'un bon sommeil
Ferme jusqu'à l'aube
Puis, j'irais courir les champs
Mouillés de rosée
Et j'écouterais les chants
De chaque nichée.
Et je vivrais seul, heureux,
Avec fleurs et pommes
Ne demandant rien aux Cieux
Que l'oubli des hommes.

La vie si agitée de Napoléon I^{er} ne lui a pas permis de réaliser son vœu et d'accomplir son désir. Était-ce vraiment son désir ? On peut en douter. Du reste, sa destinée le conduisait et c'est le cas de répéter :

« Fata volentem ducunt, volentem trahunt. »

* * *

Les exploits d'un chien de police. — De concert avec M. Beclard, commissaire de police d'Arcueil-Cachan, la Compagnie d'Orléans, à la suite de nombreux vols commis dans les wagons de voyageurs et de marchandises d'Arcueil, avait établi une surveillance qui n'avait donné aucun résultat.

M. Beclard, eut alors l'idée de se servir d'un chien policier nommé Lion de la race belge des Gronendaels. Un soir vers neuf heures accompagné du dresseur du chien de l'inspecteur Paulmier, et de deux agents, le commissaire s'engagea sur la voie ferrée, du côté de la gare. Bientôt le chien tomba en arrêt devant un wagon de marchandises sous lequel un individu se trouvait accroupi. Interrogé sur ce qu'il faisait à cette heure, en cet endroit, et dans cette posture, il dit qu'il s'était simplement mis à l'abri pour se garantir de la pluie et passer la nuit. Cette assertion était démentie par un étalage d'ustensiles trouvés à côté de l'intrus : un broc, une peau de bouc et tout un attirail de tonnelier. Le wagon, qui contenait des fûtillettes de vin, avait été déplombé.

Comme on le dirigeait vers le poste de police d'Arcueil, le voleur, qui était doué d'une force herculéenne, se dégagea, renversa les agents, et parvint à s'enfuir. Mais le chien se mit à sa poursuite, le rejoignit et le saisit à la jambe, ce qui permit aux policiers de l'arrêter de nouveau. C'est un

nommé Henri Olivier, âgé de 22 ans, employé au service de la voie, et habitant, 74, route d'Orléans. Une perquisition opérée à cette adresse a fait découvrir les objets les plus divers. Dans sa poche on a trouvé une lettre où son frère, Gabriel Olivier, se plaignait de n'avoir pas été suffisamment avantagé dans le partage du butin fait dans une précédente opération. Gabriel a été arrêté hier, après avoir été filé à la sortie de son domicile, rue Grégoire de Tours, à Paris.

Le montant des vols commis pas les deux frères est estimé à plus de 20.000 francs.

« Nous avons lieu de nous féliciter, nous a dit le secrétaire de M. Beclard, de l'emploi des chiens de police. Notre chenil de Gentilly en compte actuellement neuf, tous chiens de berger, à poil ras, de race franco-belge. Les rixes, si fréquentes à la sortie des bals, ont complètement cessé depuis que nous employons ces auxiliaires à quatre pattes. Au cours d'une dernière battue dans les carrières, briqueteries et fours de Kremlin-Bicêtre, Gentilly et Villejuif, trente vagabonds ont été capturés. »

* * *

Un microphone minuscule. — M. Erikson, télégraphiste suédois, vient d'inventer un cornet téléphonique tellement petit, qu'on peut se l'introduire dans le pavillon de l'oreille. Il a la grandeur d'un dé à coudre et la partie à introduire dans l'oreille a à peu près la grosseur d'un crayon. Il évitera aux préposés des bureaux téléphoniques de porter continuellement l'appareil acoustique, qui pèse lourdement sur la tête et qui a été adopté partout pour accélérer le service.

Cet appareil mignon a donné d'excellents résultats et les employés le trouvent plus agréable que le casque.

* * *

L'art de bien rire. — Dernièrement, à New-York, pendant une représentation au Thalia-Théâtre, quelques flammèches tombées d'une lampe électrique, causèrent dans l'assistance une de ces paniques folles qui dégénèrent parfois en catastrophes.

Déjà les spectateurs se bousculaient vers les couloirs, lorsque l'actrice Bertha Kalish s'avança sur la scène et se mit à rire aux éclats.

M^{lle} Kalish est renommée pour son rire. Il faut reconnaître qu'elle n'a pas usurpé cette réputation, car les spectateurs, interdits par cette explosion de gaieté, s'arrêtèrent net dans leur exode affolé. Entre deux fusées de rire, l'actrice expliqua la cause puérile de cette panique et, le rire reprenant de plus belle, l'hilarité se fit communicative.

Bref, ce ne fut qu'après cinq bonnes minutes de « ha ! ha ! » et de « hi ! hi ! » frénétiques que la représentation put reprendre son cours.

* * *

Dangereux tour de force. — Au Cirque royal, à Bruxelles, depuis quelques jours, des athlètes accomplissaient chaque soir un tour de force peu banal. Deux d'entre eux, couchés sur la piste, les jambes en l'air, se faisaient placer sur la plante des pieds deux larges poutres, sur lesquelles passait à toute vitesse une automobile chargée de cinq personnes. Le poids total que supportaient les deux hommes était de plus de 3000 kilos.

Un soir, au moment où l'automobile s'engageait sur la passerelle improvisée,

l'automobiliste sentit que celle-ci fléchissait. Un des athlètes, épuisé sans doute par de précédents exercices, céda. C'était la mort pour les deux infortunés. L'automobile, lancée à grande vitesse, ne pouvait reculer. Le chauffeur ne perdit pas son sang-froid ; mettant le moteur à la quatrième vitesse, il lança sa voiture. Celle-ci passa comme un bolide et franchit la passerelle, qui s'écroula derrière elle. La vitesse avait été telle que les roues avaient à peine effleuré les poutrelles servant de rail.

Ce fut un émoi indescriptible. Sur la piste, les deux hommes gisaient au milieu des poutres. Les spectateurs s'affolaient, les femmes s'évanouissaient, les enfants criaient. Ce fut une panique générale.

On se précipita au secours des malheureux, et l'on put constater heureusement qu'ils n'étaient pas morts. Mais l'un d'eux avait les pieds brisés et l'autre souffrait de terribles lésions internes.

Tous deux ont été transportés dans un pitoyable état à l'hôpital.

Quant au chauffeur, n'ayant devant lui que cinq mètres à peine, il réussit en bloquant les freins, à arrêter sa machine, qui stoppa exactement devant la première marche d'un escalier sur lequel elle allait se précipiter.



Bibliographie

Une Française au Maroc, par M^{lle} Mathilde Zeys. Avec une préface de M. G. Hanotaux, de l'Académie française. — Un volume in 16, illustré de 50 gravures tirées hors texte d'après des photographies, broché, à 4 fr. (Hachette et C^{ie}, Paris.)

A l'heure où toute l'Europe a les yeux fixés sur le Maroc, le livre que voici porte en lui de l'actualité et est doublement le bienvenu. Il est, d'ailleurs, abondant et précis : il étudie à fond cette contrée si obstinément étrangère, fréquente les tribus si diverses, et pénètre jusqu'aux institutions les plus intimes d'une société, d'un pays qui, aux portes de l'Europe, nous est plus inconnu que les lointaines régions d'Asie.

On lira avec intérêt ce livre dont M. Gabriel Hanotaux, en une préface des plus engageantes, dit « qu'il instruit, qu'il éclaire, qu'il prépare les voies ; qu'il met en garde contre bien des préjugés ; qu'il expose le passé et laisse entrevoir l'avenir. »

C'est toute une terre, toute une race, toute une civilisation que M^{lle} Zeys nous décrit. Sous la forme dominante de leur religion fanatique, les Marocains nous apparaissent, près nés avec une extrême vérité simple et convaincante : c'est, après Allah, le sultan, les ministres, toute une forme de gouvernement et d'administration ; c'est le peuple et ses mœurs, ses coutumes ; c'est la vie des femmes, depuis le harem jusqu'à la tente dans les campagnes ; c'est les rapports entre Marocains et Européens ; c'est la vie européenne dans ce pays hostile ; c'est le Maroc entièrement fouillé par un esprit observateur et clair, et exposé dans les moindres détails de sa vie physique et morale.



Editeur-imprimeur, G. MORITZ, gérant.